

LA ROBE BLANCHE DE CENDRILLON

CHAPITRE PREMIER Sur un bioforme laid.

Et ce fut tout. Dratch lut les appareils, obtura le capot et envoya des stroïbots¹ dans une capsule. Puis il jeta un coup d'œil dans la grotte où il avait vécu durant deux mois, et eut envie de jus d'orange. Si fort que la tête lui tourna. La réaction à une surtension trop longue. *Mais pourquoi notamment du jus d'orange ?.. On ne sait rien de rien... Sauf que le jus murmure tel un ruisseau sur le sol en pente de la grotte – voilà, il est entièrement à toi, penche-toi et lape directement au ruisseau.*

Tu auras du jus d'orange, dit Dratch. Et des chansons. Sa mémoire savait comment on interprète les chansons, il n'avait par contre pas la certitude qu'elle fixât bien ce processus. Et il y aurait des soirées calmes sur un lac – il choisirait le lac le plus profond au monde, avec des sapins aux branches comme des pattes poussant sur l'escarpement, au-dessus de l'eau, et des cèpes solides sortant de la couche d'aiguilles dans une forêt translucide et sans sous-bois.

Dratch déboucha avec peine près de la capsule et, avant d'y entrer, coula une dernière fois un regard sur la plaine accidentée, le lac bouillonnant comme de la lave près de l'horizon, et les nuages noirs.

Ce fut tout. Dratch appuya sur le signal d'alarme... La lumière s'éteignit, le toboggan devenu inutile se détacha, resta sur la planète.

Une petite lueur blanche s'alluma dans le vaisseau orbital de service.

« Préparez-vous à accueillir un hôte », dit le capitaine.

Une heure et demi plus tard, Dratch passait dans le vaisseau par le tunnel conjonctif. L'apesanteur l'empêchait de coordonner ses mouvements, sans toutefois que cela ait d'inconvénients particuliers. Peu de choses lui étaient des inconvénients. D'autant plus que l'équipe était pleine de tact, et qu'il ne craignait aucune plaisanterie du fait de la fatigue. Il passa le temps de transbordement sur la passerelle du capitaine en observant avec curiosité le quart de relève dans les bains amortisseurs. Le transbordement durait assez longtemps, et Dratch remplissait la fonction de gardien volontaire. Il ne se fiait pas en permanence aux automates, s'étant plusieurs fois rendu compte ces derniers mois qu'il était plus fiable qu'eux. Il suivait jalousement le pupitre de commande et, en son for intérieur, attendait même un prétexte pour intervenir, prétexte qui ne se présenta pas.

Il rêva de jus d'orange jusqu'à la Terre-même. Comme de fait exprès, il s'en trouvait toujours sur la table du carré, et c'est pourquoi il n'y entrait jamais, afin de ne pas voir la carafe de liquide jaune vif.

Dratch était l'unique patient – si l'on pouvait employer ce terme – du docteur Dombi.

« Je me sens déficient à cause de ce maudit jus d'orange, s'ouvrit-il un jour à lui.

– Le jus d'orange n'est pas en cause, objecta Dombi. Ton cerveau aurait pu inventer un autre truc. Par exemple un rêve sur un doux oreiller.

– Mais j'ai envie de jus d'orange. Vous n'arrivez pas à le comprendre ?

– C'est déjà bien que tu puisses parler et entendre. Grounine devait s'en passer.

– Piètre consolation. Je n'en ai pas eu besoin durant quelques mois. »

Dombi s'inquiétait. Trois planètes, huit mois de travail infernal. Dratch était à bout de forces. Il fallait réduire le programme. Mais il ne voulait pas en entendre parler.

Le matériel de laboratoire du vaisseau de Dombi ne valait rien pour examiner sérieusement son patient. Il ne restait qu'une intuition, qui, elle criait sur les toits. Et même si on ne devait pas y croire totalement, le docteur envoya au centre un rapport prolix lors de la première séance. Guevorkian se renfrognerait en le lisant. Il aimait la brièveté.

Et pour ce qui concernait Dratch, il resta de mauvaise humeur jusqu'à la Terre. Il avait envie de dormir et ses brèves séquences d'assoupissement non seulement ne le rendaient pas plus frais, mais au contraire l'effrayaient par leurs instants de cauchemar.

Le mobile de l'Institut de Bioformation fut avancé contre l'écoutille. Dombi, lors de ses adieux, fit cette promesse :

« Je viendrai vous voir. Je voudrais me mettre au mieux avec vous.

¹ Robots de construction. NdT.

– Estimez alors que j’ai souri, répondit Dratch. Vous êtes invité au bord du lac bleu. »

Un jeune employé que Dratch ne connaissait pas l’accompagnait dans le mobile. Celui-ci n’était pas à l’aise. Peut-être lui était-il désagréable de se trouver à ses côtés. Il répondait aux questions en regardant par le hublot. Dratch estima que ce gars-là ne pourrait devenir un bioforme. Il passa en avant, là où se trouvait Polarchek, le pilote de l’Institut. Ce dernier était bien aise de le voir.

« Je ne pensais pas que tu te débrouillerais », dit-il avec une sincérité communicative. « Grounine n’était pas plus bête que toi.

– Tout s’est bien passé malgré tout, répondit Dratch. Je suis seulement fatigué.

– C’est le plus dangereux. Je sais. Il semble que tout soit bon, mais que le cerveau défaille. »

Polatchek avait des mains fines de musicien, et le tableau du pupitre de commandes semblait pour lui comme un piano. Le mobile passait sous des nuages bas, et Dratch regarda de côté, vers la ville, essayant de deviner ce qui avait changé là-bas.

Guevorkian le rencontra près du portail : un vieux lourd aux yeux bleus et au grand nez, assis sur un banc sous l’enseigne « Institut de Bioformation de l’Académie des Sciences ». Pour Dratch et d’autres, Guevorkian avait cessé d’être un homme depuis longtemps pour devenir une notion, le symbole de l’Institut.

« Et voilà, dit celui-ci. Tu n’as pas du tout changé. Tu as bonne mine. Presque tout est fini. Je dis presque, car maintenant, c’est moi qui vais m’occuper des principaux soins. Et toi, tu vas te promener, te reposer et te préparer.

– À quoi ?

– À boire ce fameux jus d’orange.

– Le docteur Dombi a donc rapporté cela, et mes affaires ne marchent pas du tout ?

– Tu es un sot, Dratch. Tu l’as toujours été. Pourquoi parlons-nous ici ? Ce n’est pas le meilleur endroit. »

La fenêtre du bâtiment le plus proche s’ouvrit et trois têtes y apparurent en même temps. Dima Dimov, ayant pris par distraction une éprouvette de liquide bleu, suivait le sentier qui venait du deuxième laboratoire en courant.

« C’est que je ne savais pas, se justifia-t-il. On me l’a dit seulement maintenant. »

Et Dratch fut saisi par la béatitude d’un enfant prodige qui savait que le bois crépitait dans la cuisine, avec une odeur de veau rôti.

« Vous n’y pensez pas ! » Dimov attaqua Guevorkian. « On aurait dû me mettre au courant. Vous, personnellement.

– Mais de quels secrets ? » répondit Guevorkian comme pour se justifier.

Dratch comprit pourquoi ce dernier avait décidé d’organiser son retour sans pompe. Il ne savait pas dans quel état il reviendrait, et le rapport de Dombi l’inquiétait.

« Tu as bonne mine », fit Dimov.

Quelqu’un eut un petit rire. Guevorkian fit taire les badauds, mais personne ne s’en alla. Les buissons d’un lilas fleurissant surplombaient le sentier et Dratch s’imagina son odeur merveilleuse. Des hannetons passaient en coup de vent comme de lourdes balles ; le soleil se couchait derrière la belle maison ancienne abritant l’hôtel de l’Institut.

Ils pénétrèrent dans le hall et s’arrêtèrent une minute à côté du portrait de Grounine. Sur les autres portraits, les gens souriaient. Pas Grounine. Il avait toujours été sérieux. Dratch s’attrista. Grounine avait été la seule personne à avoir vécu, connu, senti le vide et la nudité brûlante du monde d’où lui-même revenait.

Cela faisait déjà deux heures que Dratch se trouvait sur un banc de tests. Des senseurs l’entouraient comme un essaim de mouches. Des fils s’étiraient dans tous les coins. Dimov s’affairait sur des appareils; Guevorkian trônait à part en observant des écrans et louchant sur des tables d’information.

« Où vas-tu passer la nuit ? demanda-t-il.

– Je voudrais chez moi. On n’a pas touché à ma chambre ?

– Tout est comme tu l’as laissé.

– Alors chez moi.

– Je ne te le conseille pas. Il vaudrait mieux que tu te reposes dans une chambre barométrique.

– Quand même...

– Je ne vais pas insister. Si tu veux dormir avec un masque, pas de problème... »

Guevorkian se tut. Il n’aimait pas certaines courbes et ne voulait pas que Dratch le vît.

« Qu’est-ce qui vous trouble ? demanda ce dernier.

– Tiens toi en place, l’arrêta Dimov. Tu me gênes.

– Tu as passé trop de temps en condition d’exploitation. Dombi aurait dû te rappeler il y a déjà deux mois.

– À cause de ces deux mois, nous allons être obligés de recommencer tout depuis le début.

– Allons, allons. » Il était impossible de dire si Guevorkian blâmait ou approuvait Dratch.

« Quand est-ce que vous envisagez de commencer ? s’intéressa ce dernier.

– Dès demain matin. Mais je te le demande : dors dans une chambre barométrique. C’est dans tes intérêts.

– Si c’est dans mes intérêts... Je passerai chez moi...

– Pas de problème. Nous n’avons en effet plus besoin de toi. »

Mes affaires marchent mal, pensa Dratch en se dirigeant vers la porte. *Le vieux se fâche*.

Sans se précipiter, il passa par la porte latérale, près des portes blanches jumelles. La journée de travail était depuis longtemps terminée, mais l’Institut, comme d’habitude, ne cessait pas ses activités et ne dormait pas. Dratch se rappelait de la vaste clinique d’avant, avec ses infirmières de service, ses coups de bourre nocturnes et ses opérations urgentes. Un petit bâtiment de logements pour les candidats et pour ceux qui revenaient se trouvait derrière les laboratoires, au-delà sur terrain de base-ball. Les fines colonnes du bâtiment semblaient bleues dans le rayonnement lunaire. Une ou deux fenêtres étaient allumées et Dratch essaya de se rappeler, en vain, laquelle lui appartenait. Pendant combien de temps avait-il vécu ici ? Presque six mois.

Combien de fois, le soir, était-il revenu dans cette petite maison à colonnes, en montant au premier étage, comptant mentalement les jours... Il s’arrêta tout à coup. Il comprit qu’il n’avait pas envie d’entrer ici, de reconnaître le portemanteau de l’antichambre, les fissures des marches de l’escalier et les griffures des rampes. Il n’avait pas envie de voir le paillason devant sa porte...

Que verrait-il dans sa chambre ? Les traces de la vie d’un autre Dratch, des livres et des affaires appartenant au passé...

Il retourna au bâtiment d’essai. Guevorkian avait raison : il fallait passer la nuit dans la chambre barométrique. Sans masque. Il l’avait embêté à bord du vaisseau et l’embêterait encore plus dans les semaines à venir. Dratch alla tout droit, à travers les buissons et effraya un couple. Les amoureux s’embrassaient sur un banc caché dans le lilas, et leurs blouses blanches luisaient de loin telles des lumières d’avertissement. Dratch aurait dû les apercevoir mais ce ne fut pas le cas. Il s’était permis d’être inattentif... Là-bas, sur la planète, ce genre de chose ne pouvait arriver. Un instant d’inattention signifiait la mort. Ni plus ni moins.

« C’est moi, Dratch », fit-il aux amoureux.

La jeune fille rit.

« J’ai eu une peur bleue ! Il fait noir ici.

– Vous êtes allé là où Grounine a péri ? » demanda sérieusement le jeune homme. Il voulait discuter avec Dratch, avoir quelque chose à retenir de cette nuit et de cette rencontre inattendue.

« Oui, là-bas. » Dratch ne souhaita pas s’attarder et avança vers les lumières du laboratoire.

Pour regagner celui-ci, il devait passer par un corridor longeant quelques salles de travail. Il coula un regard dans l’une d’elles, qui était divisé par une cloison si transparente qu’elle semblait n’être qu’un filet d’eau verdâtre tombant de façon inexplicable sur la table de contrôle et les deux jeunes filles, minces et identiques, qui s’y trouvaient.

« Puis-je entrer ? » demanda Dratch.

Une des jeunes filles se retourna.

« Oh ! Vous m’avez fait peur. Êtes-vous Dratch ? La doublure de Grounine, c’est ça ?

– Oui, c’est ça. Et chez vous, c’est qui ?

– Vous ne le connaissez pas, dit l’autre fille. Il est arrivé à l’Institut après vous. Fere. Stanislav Fere.

– Au contraire, je le connais. Nous avons fait nos études ensemble. Il était mon cadet d’une année. »

Dratch hésitait devant la vitre, et essayait de deviner la silhouette de Fere dans l’entrelacement des algues.

« Restez un peu avec nous, l’invitèrent les filles. Nous aussi, nous nous ennuyons.

– Merci.

– Puis-je vous proposer des gaufres ?

– Merci mais je n’aime pas les gaufres. Je mange des clous. »

Les jeunes filles rirent.

« Vous êtes gai, alors que les autres se tourmentent. Stasik² aussi. »

Dratch discerna enfin Stanislav. Un tertre brun.

« Mais c’est seulement au début, n’est-ce pas ? demanda la fille.

– Non. Encore maintenant aussi.

– Il ne faut pas, dit l’autre fille. Guevorkian fera tout. C’est un vrai génie. Vous avez peur d’y avoir passé trop de temps ?

– J’en ai un peu peur, même si j’avais été prévenu. »

Certes, il avait été prévenu, et plusieurs fois. En effet, à l’époque on traitait avec scepticisme le travail de Guevorkian. Il était absurde de prendre tous ces risques lorsqu’il existait des équipements automatiques. Mais l’Institut existait tout de même, et on avait bien sûr besoin des bioformes. L’appréciation positive des sceptiques finit par se former lorsque Selvine et Skavronski descendirent auprès du bathyscaphe de Baltonen, dont le câble s’était détaché, et qui avait perdu sa flottabilité. Il était descendu à une profondeur de six kilomètres. On ne

² Stas, Stasik : diminutifs de Stanilav. NdT.

parvint à trouver aucun robot qui puisse non seulement descendre dans la crevasse, mais aussi trouver une solution pour libérer le bathyscaphe et sauver les chercheurs. Tandis que les bioformes firent tout ce qu'il fallait.

« En principe », disait Guevorkian lors d'une conférence de presse – des paroles qui s'étaient gravées dans la tête obstinée de Dratch, « notre travail a été prévu par des centaines d'écrivains de fiction, avec de tels détails qu'il ne reste plus de place pour l'imagination. Nous reconstruisons la structure biologique de l'homme selon la demande, pour l'exécution d'un travail concret, en nous réservant la possibilité de détordre ce qui a été tordu. Cependant, la partie la plus difficile de l'affaire est de revenir au stade initial. La biotransformation doit ressembler au port d'un vêtement, d'un scaphandre de protection que nous pouvons ôter dès qu'on n'en a plus besoin. Nous n'allons de toute façon pas rivaliser avec les constructeurs de scaphandres. Nous, bioformateurs, prenons leur suite là où ils sont impuissants. Lorsqu'on travaille à une profondeur de dix kilomètres, le scaphandre est trop encombrant pour que l'être qui le porte puisse faire le même travail qu'à la surface. Par contre, certains poissons et mollusques se portent très bien à la même profondeur. En principe, il est possible de reconstruire l'organisme humain de telle manière qu'il puisse opérer selon les mêmes lois que celles d'un poisson des profondeurs. Mais si nous arrivons à le faire, une autre problème apparaît. Je ne crois pas qu'un homme, sachant qu'il est condamné à rester à perpétuité dans ces énormes profondeurs, au milieu des mollusques, puisse rester normal. Si nous pouvions vraiment être capable de faire revenir cet homme à son état initial, au milieu de ses semblables, alors la bioformation aura le droit d'exister et de servir l'homme. »

On procédait déjà à des expériences, à l'époque. Sur la Terre et sur Mars. Et le nombre de personnes qui désiraient y participer était inconcevable. Des glaciologues et des spéléologues, des volcanologues et des archéologues qui avaient besoin de bras, d'yeux, de peau, de poumons, de branchies complémentaires... À l'Institut, on disait aux novices que certains ne voulaient plus abandonner ces attributs. On racontait la légende du spéléologue doté de branchies et de gros yeux permettant de voir dans l'obscurité, et qui avait trouvé le moyen de s'enfuir de la table d'opération lorsqu'on voulut le remettre dans son état normal. On disait que depuis ce temps-là, il se cachait dans les grottes sans fond et inondées d'eau glaciale du Quitana Roo. Il se portait bien, et deux fois par mois envoyait à la revue *Le Messager de la spéléologie* des articles détaillés gravés sur des plaques de graphite polies, concernant ses nouvelles découvertes.

Lorsque Dratch était entré à l'Institut, il avait déjà l'expérience de cinq ans de vols cosmiques, du travail avec les stroïbots, et était l'auteur de quelques articles sur l'épigraphe des Mûns. On préparait déjà Grounine à la bioformation, et Dratch devint sa doublure.

Ils auraient à travailler sur d'énormes mondes brûlants où se déchaînaient des tempêtes de feu, des trombes ; sur des mondes dotés d'une incroyable pression atmosphérique et d'une température de six cent, huit cent degrés. Mais il fallait tout de même les rendre exploitables : ils possédaient d'immenses dépôts de métaux précieux et pourraient devenir d'utiles laboratoires pour les physiciens.

Grounine périt lors du troisième mois de travail. Et sans l'entêtement de Dratch, Guevorkian lui-même n'aurait pu vaincre l'opposition. Quant à Dratch, Guevorkian et Dimov savaient que le plus difficile serait de le transformer : le réveiller le matin et lui faire comprendre qu'aujourd'hui il restait moins d'humain en lui qu'hier, et que demain ce sera encore moins qu'avant...

Non, tu es prêt à tout. Guevorkian et Dimov discutaient avec toi des particularités de ta constitution, des experts apportaient pour approbation des échantillons de ta peau et des modèles volumétriques de tes futurs yeux. C'était curieux, et c'était important. Mais il est jusqu'au bout impossible de comprendre que tout cela ne concerne que toi.

Dratch vit Grounine avant le départ. Il devait lui ressembler sous plusieurs rapports ; plus exactement : lui-même, en tant que modèle, était le développement ultérieur de ce qu'on appelait formellement Grounine, mais n'avait aucun rapport avec le portrait qui se trouvait dans le hall du laboratoire central. Dans son journal, écrit dans un style sec et plein de sens pratique, Grounine avait exprimé ces mots : « Je m'ennuie diablement, sans la possibilité de parler. À Dieu ne plaise, Dratch, que tu éprouves ce genre de choses. » Voilà pourquoi Guevorkian fit tout son possible pour que Dratch puisse parler, même si cela compliqua la bioformation, imposant au patient quelques heures de trop sur la table d'opération et dans les biobains chauds où se développait sa chair. Le pire fut donc d'observer sa propre transformation et de surmonter en permanence sa peur irrationnelle. Une peur qui resta telle quelle, pour toujours.

Dratch comprenait très bien l'état actuel de Stanislav Fere. Ce dernier devrait travailler dans les marais toxiques sans fond de Siena. Dratch gardait un avantage évident sur Fere : il pouvait écrire, dessiner, se trouver parmi les gens, fouler les vertes pelouses de l'Institut et s'approcher de la maison aux colonnes blanches. Alors que Fere, jusqu'à la fin de l'expédition, jusqu'à ce qu'on lui rende son état d'humain, était condamné à savoir qu'entre lui et le reste du monde, il existait une barrière transparente. Fere savait où il allait, et il mit toutes ses forces à obtenir le droit à cet essai. Mais maintenant, ses conditions étaient difficiles.

Dratch frappa à la cloison.

« Ne le réveillez pas », dit une des filles.

Le petit tertre brun monta dans le tas de vase, et une énorme raie de couleur gris acier se jeta sur la vitre. Dratch recula vivement, d'instinct. La raie se figea à un centimètre de la cloison. Son regard lourd pouvait hypnotiser sur le coup.

« Elles sont bien voraces », dit la jeune fille, et Dratch sourit intérieurement. Ces paroles concernaient les autres raies, les vraies, ce qui ne signifiait pas pour autant que Fere le fût moins. La raie pressa avec précaution son muflle contra la cloison, en observant Dratch.

Sans le reconnaître.

« Viens chez moi, au lac bleu », l'invita Dratch.

Le petit tambour de la salle suivante était plein de jeune gens qui repoussaient l'un vers l'autre d'épais hublots, et, s'arrachant un microphone, se donnaient à qui mieux mieux des ordres contradictoires.

Dratch s'arrêta dans le dos des conseillers. Il distingua à travers le hublot, en haut, un léger brouillard qui masquait dans la salle une étrange silhouette. Quelqu'un de bleu, maladroit, planait au milieu de la pièce, s'envolant convulsivement, disparaissant du champ visuel puis réapparaissant dans la vitre du hublot, d'un autre côté, là où on ne l'attendait pas.

« Plus large, plus large ! Replie tes pattes sous toi ! » criait un noir roux au microphone. Mais aussitôt, une main de fille le lui arracha.

« Ne l'écoute pas, ne l'écoute pas... Il est incapable de se métamorphoser. Imagine... »

Mais Dratch ne sut pas ce que devait imaginer celui qui se trouvait dans la salle. L'être derrière le hublot disparut. Aussitôt, un coup sourd se fit entendre dans un haut-parleur, et la fille demanda d'un ton affairé :

« Tu t'es cogné fort ? »

Il n'y eut pas de réponse.

« Ouvrez la trappe », ordonna une femme semblable à celles des tableaux de Rubens, à natte autour de la tête.

Le noir roux appuya sur un bouton, et une trappe, auparavant invisible, glissa de côté. Un froid perçant en souffla. *Il fait moins vingt degrés*, nota Dratch. L'air gelé s'élança dans la salle et la trappe se couvrit d'une épaisse vapeur. Le bioforme se matérialisa au sein de ce nuage. Le noir lui donna un masque.

« Il y a trop d'oxygène, ici. »

La trappe se ferma.

Essayant de ne toucher personne, le bioforme replia l'une après l'autre ses ailes couvertes de duvet sur son dos. Sa poitrine sphérique palpitait d'une respiration rapide. Ses bras et ses jambes trop fins tremblaient.

« Es-tu fatigué ? » demanda la femme « à la Rubens ».

L'homme-oiseau acquiesça.

« Il faut augmenter la surface des ailes », dit le noir roux.

Dratch recula doucement dans le corridor. Une infinie fatigue l'envahit. *Pourvu que j'atteigne la chambre barométrique, que j'enlève le masque et que je m'endorme.*

Le lendemain matin, Guevorkian grondait contre les préparateurs du laboratoire. Pour lui, tout était mauvais, pas comme il fallait. Il fit un tel accueil à Dratch, comme si ce dernier lui avait fait une crasse la veille, que, lorsqu'il lui posa la question : « quelque chose ne va pas chez moi ? », il ne voulut pas répondre.

« Rien de grave », le rassura Dimov, qui, apparemment, n'avait pas dormi de la nuit. « Nous nous attendions à ça.

– Nous nous y attendions ? hurla Guevorkian. Nous ne nous attendions à rien de rien. Dieu a créé les gens, et nous les redécoupons. Et après, on s'étonne si quelque chose ne va pas...

– Mais qu'est-ce qu'il y a avec moi ?

– Ne tremble pas.

– Je ne suis pas conçu physiquement pour trembler.

– Et moi je n'en crois rien. Ne tremble pas. On va te restaurer. Ça prendra simplement plus de temps que prévu. »

Dratch ne répondit rien.

« Tu as passé trop de temps dans ton corps actuel. Tu formes maintenant une nouvelle espèce, une famille ou un nouveau genre, voire ordre d'êtres doués de raison. Chaque espèce a ses inconvénients et ses maladies. Mais toi, au lieu de veiller à tes réactions et de ménager ta santé, tu imitais un testeur, comme si tu voulais savoir sous quelles charges ton enveloppe se fissurait et volait en éclats.

– Si je ne l'avais pas fait, je n'aurais pas accompli ce qu'on attendait de moi.

– Un héros. » Guevorkian pouffa de rire. « Ton corps actuel est malade, oui, d'une maladie que la médecine ne connaît pas encore. Et nous devons te réparer au fur et à mesure de ta transformation. Et avec cela, nous devons nous assurer que tu ne deviendras pas un être difforme. Ou un cyborg. Bref, c'est notre problème. Il va falloir t'examiner, mais pour l'instant, nous te donnons la clé des champs. »

Dratch n'aurait pas du le faire, mais il sortit par les portes cochères de l'Institut et se dirigea vers le bas, vers la rivière, suivant une allée étroite du parc transpercé par les rayons du soleil. Il regardait son ombre et pensait que s'il était destiné à mourir, autant que cela arrivât sous une apparence humaine. Et tout à coup, il vit une jeune fille. Elle remontait l'allée et tous les cinq ou six pas, s'arrêtait, penchait la tête et serrait la main contre son oreille. Ses longs cheveux étaient foncés à cause de l'eau. Elle marchait pieds nus, et relevait drôlement les orteils pour ne pas se blesser sur les arrêtes des pierres. Dratch voulait quitter le chemin et se cacher derrière un buisson afin de ne pas la troubler par son aspect, mais il n'eut pas le temps de le faire. La jeune fille le vit.

La fille vit cette tortue couleur de plomb sur la carapace de laquelle se trouvait une tête hémisphérique à l'œil unique, bombé, cyclopéen, divisé en une multitude de cellules comme chez une libellule. La tortue arrivait jusqu'à sa ceinture et marchait sur de courtes et fortes pattes qui se mouvaient sous sa carapace. Il semblait qu'il y en avait beaucoup, peut-être plus d'une dizaine. Sur la partie antérieure, raide et biseautée, de la coque, se trouvaient quelques orifices, dont quatre laissaient passer des bouts de tentacules. Cette carapace était griffée ça et là, légèrement fissurée de crevasses divergeant en forme de petites étoiles, comme si quelqu'un l'avait frappée avec un ciseau tranchant ou avait tiré sur elle à balles perforantes. La tortue avait l'air sinistre comme un engin de guerre primitif. Elle n'appartenait pas à ce monde.

La jeune fille se figea, oubliant de détacher la main de son oreille. Elle voulut s'enfuir ou crier mais n'osa faire ni l'un ni l'autre.

Quel imbécile, se gronda Dratch. Tu perds tes esprits.

« Excusez-moi », prononça la tortue.

La voix unie et mécanique venait d'en-dessous du masque métallique qui couvrait sa tête jusqu'à l'œil-même, cet œil qui bougeait comme si son orbite était molle.

« Excusez-moi. Je vous ai effrayée. Je ne le voulais pas.

– Vous êtes... un robot ?

– Non, je suis un bioforme.

– Vous vous préparez à aller sur une planète ? »

La jeune fille voulait partir, mais cela aurait alors signifié montrer sa peur. Elle se tenait debout et comptait peut-être mentalement jusqu'à cent pour retrouver son sang-froid.

« J'en reviens. Vous pouvez avancer, sans me regarder.

– Merci », laissa échapper la jeune fille, et sur la pointe des pieds, oubliant les cailloux pointus, elle contourna Dratch en courant. Elle se retourna et cria vers lui : « Au revoir ! »

Ses pas disparurent dans le bruit des feuilles et dans les sons agités du mois de mai de la forêt clairsemée et chaude. Dratch déboucha près de la rivière et s'arrêta sur un escarpement bas, à côté d'un banc. Il imagina qu'il s'y asseyait, et de ce simple fait s'attrista plus encore. *J'aimerais bien sauter de l'escarpement et en finir.* Voilà l'une des plus stupides idées qui visitaient Dratch ces derniers mois. Il pourrait même sauter du haut des chutes du Niagara et en ressortir indemne. Absolument intact. Il était dans de beaux draps, et des pires.

La jeune fille s'en retourna. Elle s'approcha doucement et s'assit sur le banc. Elle regardait devant elle en posant ses fines mains sur ses genoux.

« J'ai cru au début que vous étiez une machine. Êtes-vous lourd ?

– Oui, je suis lourd.

– Vous savez, je viens de faire un plongeon d'une manière si peu heureuse que maintenant, je n'arrive plus à enlever l'eau d'une de mes oreilles. Vous arrivait-il ce genre de choses ?

– Oui.

– Je m'appelle Kristina. Je n'habite pas loin d'ici, je suis en visite chez ma grand-mère. J'ai eu peur et je suis partie en courant comme une sotte. Et je vous ai peut-être offensé.

– Pas du tout. Si j'avais été à votre place, je me serais sauvé tout de suite.

– Je me suis éloignée, et j'ai réalisé que vous êtes donc allé sur les mêmes planètes que Grounine. Avez-vous beaucoup souffert ?

– C'est déjà du passé. Si tout va bien, dans un mois vous ne me reconnaîtrez pas.

– Certes, je ne vous reconnaîtrai pas. »

Les cheveux de Kristina séchaient vite en plein vent.

« Vous savez, vous êtes le premier cosmonaute que je rencontre.

– Vous avez de la chance. Vous êtes étudiante ?

– J'habite à Tallinn et j'y fais mes études. Peut-être ai-je de la chance... Il y a beaucoup de simples cosmonautes dans le monde. Et très peu de ceux...

– Peut-être une vingtaine de personnes.

– Et après, lorsque vous vous serez reposé, vous changerez à nouveau de corps ? Vous deviendrez un poisson ou un oiseau ?

– On ne le fait pas encore. Même une seule transformation est déjà trop pour l'homme.

– C'est dommage.

- Pourquoi ?
- Éprouver tout est très intéressant.
- Une seule fois est suffisante.
- Êtes-vous chagriné par quelque chose ? Êtes-vous fatigué ?
- Oui », répondit Dratch.

La jeune fille tendit la main avec précaution et toucha la carapace.

« Sentez-vous quelque chose ?

- Il faudrait frapper avec un marteau pour que je puisse sentir quelque chose.
- Je regrette. Je vous ai caressé.
- Voulez-vous me plaindre ?
- Oui. Est-ce gênant ? »

... *Voilà donc qu'elle me plaint, pensa Dratch. Comme dans le conte : la belle aimera le monstre et voilà que ce dernier se transformera en gaillard. Guevorkian a des problèmes, des senseurs, des graphiques, et elle, elle me plaint, et n'a aucun problème. À moins qu'il ne faille lui trouver la Fleur écarlate, pour que tout soit complet, exactement comme dans le conte*³...

« Venez chez moi, lorsque vous serez guéri. J'habite dans la banlieue de Tallinn, dans un village au bord de la mer. Il y a des sapins autour. Vous vous y reposerez agréablement.

- Merci pour cette invitation. Il est temps que je parte, sinon on va se mettre à ma recherche.
- Je vais vous raccompagner, si vous n'êtes pas contre. »

Ils s'en revinrent lentement, car Kristina croyait que Dratch avait du mal à marcher vite tandis que ce dernier, qui pouvait devancer n'importe quel coureur, ne se précipitait pas. Il lui parlait docilement de choses indescriptibles. Et il semblait à la jeune fille qu'elle voyait tout, même si ce qu'elle imaginait était tout à fait différent de la réalité.

- « Demain, je serai à ce banc, dit-elle doucement. Par contre, je ne sais pas quand.
- Demain, je serai probablement occupé », répondit Dratch qui soupçonnait sa pitié.
- « Alors, on verra... On verra... »

³ Allusion à une série de contes russes dans lesquels une jeune fille, très belle et très sage, demande au héros, ou bien à son propre père, d'aller chercher dans une contrée lointaine une fleur écarlate. NdT.